

POUR UN PORTRAIT CROISÉ DE ROBERT LE DIABLE (XII^e s.) ET D'ANTAR (X^e-XIV^e s.) / COMPARATIVE STUDY OF ROBERT LE DIABLE (XII CENTURY) AND THE EPIC ANTAR (X^e-FOURTEENTH CENTURY) / STUDIU COMPARATIV AL PORTRETELOR LUI ROBERT LE DIABLE (SECOLUL AL XII-LEA) ȘI ROBERT D'ANTAR (SECOLELE X-XIV)¹

Abstract: *This study browser two portraits of two legendary heroes: one Arab, Antar bin Cheddad, probably lived in the sixth century and the other, French, Robert the Devil. To give a clearer picture, we have chosen to follow a plan that first, will showcase the contextual aspects common to these legends, including habits and usages warriors, then show that the two works are least adventure stories that quest of self-esteem regained.*

Key words: *Intercultural Comparative Literature, medieval Literature, Antar ben Cheddad, Robert le Diable, adventure stories, habits and usages warriors, quest of self-esteem.*

Résumé: *Cette étude brosera les portraits de deux héros légendaires : Antar ben Cheddad qui vécut vraisemblablement en Arabie au VI^e siècle et l'autre Robert le Diable, fils du duc de Normandie. Et pour en donner une image plus claire, nous avons choisi de suivre un plan qui d'abord mettra en valeur les aspects contextuels communs de ces récits légendaires, notamment les us et usages guerriers, et qui montrera ensuite que les deux œuvres sont moins des récits d'aventures que des quêtes de soi, d'estime de soi reconquise.*

Mots-clés: *Interculturel, littérature comparée, littérature médiévale, Antar ben Cheddad, Robert le Diable, usages guerriers, récits d'aventures, quête de soi.*

Introduction

Exercice d'équilibriste, la comparaison entre l'épopée arabe d'Antar, qui s'étend probablement du IX^e au XVI^e siècle, et l'histoire occidentale médiévale de Robert le Diable, datant du XII^e siècle, pourra sembler incongrue, audacieuse voire risquée aux médiévistes accomplis. Pourtant, les aventures de Robert et celles d'Antar sont deux œuvres engagées dans lesquelles se lisent des enjeux politiques et se dessinent des valeurs idéologiques et religieuses propres à partir de figures historiques devenue légendaires. Il nous a semblé intéressant de trouver à travers les âges, les langues et les civilisations des points de ressemblance autour du thème des *realia* : à la thématique centrale qui est celle du rachat se greffent des scènes de combat qui apparentent les œuvres aux récits épiques, des scènes d'amour et des scènes de la vie quotidienne dans des lieux particuliers et reconnaissables. Nous avons choisi de suivre un plan qui d'abord met en valeur les aspects contextuels communs de ces célèbres récits en insistant sur les us et usages guerriers et qui ensuite montre que les deux œuvres sont plus que des récits d'aventures car elles narrent des quêtes de soi, plus précisément des quêtes d'une estime de soi enfin reconquise.

I. Des *realia* communes : us et usages guerriers

¹ Waël Rabadi, Université Al-Albait, Jordan, habibi_nael@yahoo.fr.

D'abord, il faut mentionner que les deux œuvres sont anonymes et se présentent sous diverses versions. Ainsi, de *Robert le diable*, a-t-il été préservé

un *exemplum* (récit moral) d'Étienne de Bourbon (XIII^e siècle), un conte qui ouvre les *Chroniques de Normandie* (fin du XIII^e siècle), un *Miracle par personnage* de Gautier de Coincy (XIII^e siècle), un *Dit* du XIV^e siècle en 254 quatrains monorimes, mise ensuite en prose au XV^e siècle ; à quoi il faut ajouter un texte allemand du XV^e siècle et un texte anglais, *Sir Gowthen*, de la même époque ; enfin des textes imprimés de 1496 à 1580 qui suivent de près notre roman (Micha, 1996 : 10).

Quant aux versions des *Aventures d'Antar*, elles sont encore bien plus nombreuses que celles de *Robert le diable*, même si elles appartiennent à un fonds unique appelé « Kitâb al-aghânî », soit *Les Livres des Chansons*, d'Abû al-Farâj al-Asfahanî. Deux versions principales, l'une dite Al-hijaziya et l'autre Al-miçriaya, ont en fait donné naissance à un écheveau inextricable de contes et légendes nés de la verve de dizaines d'auteurs, ayant eux-mêmes influencé d'autres conteurs à travers les siècles. Les anthologues brodèrent à chaque époque autour de la trame originelle une multitude de motifs, récits en prose et poèmes, qu'ils attribuèrent au personnage principal, multipliant les scènes de combats, les lieux et les personnages. Par conséquent, ce roman historique en prose mêlée de vers est aujourd'hui aussi célèbre au Moyen-Orient que les *Mille et une Nuits* ! Composées d'un enchaînement de nombreux récits, *Les Aventures d'Antar* brassent sur un fond historique maintes leçons d'éloquence et de générosité, mais aussi de stratégies politiques et militaires. En fait, cette œuvre qui « nous est arrivée par l'oralité raconte l'histoire de toute la chevalerie arabe avec toutes ses valeurs, ses rêves et ses fraîcheurs » (Souélème, 1997 : 18).

Peintures fidèles de la vie des Arabes entre le V^e et le VI^e siècles, soit très peu de temps avant la naissance du prophète Mahomet qui redessinera avec l'Islam certains grands traits de la civilisation arabe, elles narrent avec beaucoup de véracité le quotidien des tribus : leur hospitalité et leurs vengeances, leurs amours et leur goût pour la poésie, leur ardeur pour le pillage et la razzia. Les aventures de ce Bédouin exceptionnel, son dévouement à sa maîtresse, la belle Abla, et les combats forcenés qu'il exécute maintes fois pour conquérir sa main, sa générosité protectrice envers les faibles rappellent bien des mœurs de la chevalerie médiévale européenne. Antar « réunit les mots et les gestes héroïques, montre l'utilité de défier toute action raciste, met à nu l'esprit de clan et confirme l'humanisme de tout individu autant qu'il est capable de donner, de protéger et de réaliser des actes de héroïques » (Souélème, 1997 : 18). Antar a donc toutes les qualités du vaillant et preux chevalier sauf le lignage qui lui conférerait précisément ce titre ! Berger nomade, il est certes le fils d'un roi mais sa mère est une esclave noire ! En fait, Antar est né d'une femme ayant fait partie d'une razzia : c'est le prince Cheddad qui l'a finalement gardée après qu'elle a été l'objet de plaisir de plusieurs chevaliers. Antar ne pouvait donc devenir un guerrier valeureux qu'au prix de nombreuses humiliations. La première et la plus grande : jeune homme, il supplie son père, puisqu'il porte ses traits, le prince Cheddad, de le rattacher à sa généalogie en le reconnaissant publiquement et la seule réponse du patriarche est la menace de le tuer jointe au geste de tirer son épée de son fourreau ! Évidemment, ce serait pour le père une marque de faiblesse que d'agréer le fruit de ses amours ancillaires (Akawi, 2003 : 64). Certes, parfois, c'est le cœur serré que le père d'Antar humilie son fils se conformant strictement à la loi tribale de l'époque refusant la liberté aux descendants d'esclave. Affranchir Antar serait pour son aîné se prêter à bien trop des moqueries. À la suite des chefs de sa propre tribu qui l'ont toujours considéré comme

un vil esclave, tout juste bon à garder les troupeaux et traire les chamelles, de nombreux chevaliers jaloux, après chaque retour victorieux d'une razzia ou d'un combat, traitent Antar de « *sale nègre, nègre de malheur, bâtard* ». Ces insultes et ses humiliations se poursuivront jusqu'à la fin de sa vie, même lorsqu'il sera devenu le héros de tous les Arabes.

Nous aimerions remarquer ici qu'Antar, le protagoniste du recueil, n'est pas seulement ce héros de fiction défiant les coutumes ancestrales de son peuple : son existence est attestée au VI^e siècle¹. À la fois poète et guerrier, il a en effet chanté ses exploits, ses amours et les gloires de sa tribu dans plusieurs compositions dont certaines sont parvenues jusqu'à nous. C'est notamment le cas de sa « Mou'allaqât » ou poésie dorée, un poème plein de verve et d'enthousiasme belliqueux, qui fut suspendu dans les galeries de la Kaaba à La Mecque, alors vaste carrefour commercial et artistique², précisément littéraire, où l'on chantait les nouveaux poèmes. Du reste, il semble que le talent d'Antar avait bonne réputation puisqu'il inspira au prophète Mahomet ce regret : « *Le seul Bédouin que sa réputation m'eût fait désirer de voir, c'est Antar* » (Akawi, 2003 : 6). Symétriquement, signalons que *Robert le Diable* a lui aussi été inspiré par l'existence, certes controversée, du duc de Normandie, Robert I^{er} le Magnifique dont Wace a perpétué le souvenir dans son *Roman de Rou* (Gaucher, 2002 : 50). De fait, il faut constater que « *les divers efforts entrepris pour remonter à une source historique sont tous motivés par la même observation [...] c'est surtout la violence de son caractère qui rend plausible son éventuelle parenté avec le duc Robert I^{er} de Normandie* » (Micha, 1996 : 57). Les deux fictions en présence mettent donc en scène des guerriers devenus des légendes.

L'œuvre intitulée *Robert le Diable* est, en effet, un court roman qui narre les aventures dramatiques d'un homme né sous le signe du Mal et à jamais marqué par la faute de sa mère. Désespérée de ne pas avoir eu d'enfant, elle a un jour cessé d'implorer Dieu et a fait appel au Diable pour qu'il l'aide à concevoir un descendant. Elle fut exaucée et son fils vécut la première partie de sa vie sous l'égide du Mal absolu, pillant, tuant, violant ! Redoutable assassin, Robert est associé à la figure du Diable ; Antar l'est aussi - par sa laideur physique aussi - même si c'est d'une façon plus métaphorique. Antar est un djinn, cet esprit de l'air maléfique dans les croyances arabes³. « *Remerciez les dieux qui nous ont envoyé ces chevaliers pour détourner ce diable de nous sinon, il nous aurait réprouvés, abattus de pères en fils.* » (p. 60) ; « *Ils ont présenté Antar devant Chosroès et comme s'il était l'un des géants de Djinn ou l'un des effrits de notre Seigneur Salomon* » (Akawi, 2003 : 140). C'est son agilité et sa force qui incitent ses ennemis à voir en lui un être surnaturel : « *En quelques minutes, il en battit la plupart, le reste prit la fuite... ils ne doutèrent pas que celui qui leur faisait la*

¹ Antar serait né en 525 dans le Nejd d'une servante noire éthiopienne qui appartenait à Cheddar et se nommait Zabiba. Il serait mort en 615 (Schmidt, 1978 : 155).

² À propos des « Mou'allaqât », littéralement poèmes suspendus, qui comptent parmi les plus anciennes œuvres en langue arabe, on consultera avec profit *Histoire de la littérature arabe* d'Abd-El-Jalil, éd. Maisonneuve et Larose (1943 : 37).

³ Les djinns sont « considérés par les Sémites comme les descendants ou les fantômes d'anciens peuples disparus. Ils hantent les déserts, les sites désaffectés et les cimetières [...] On leur attribue tous les phénomènes inexplicables et l'envoi des maladies. La folie est la possession par les djinns » (Tondriau et Villeneuve, 1968 : 66).

guerre était un diable oppresseur »; « *Quand ils virent ses exploits ils crurent qu'il était un diable et pas un des chevaliers* »; « *Ceux qui se sauvèrent ont dit par mégarde de ce diable maudit* » (Akawi, 2003 : 133 ; 250). À l'instar de tous les Bédouins dépeints, Antar possède effectivement des qualités ambivalentes et un tempérament à forts contrastes.

Hospitalité généreuse mais absence de scrupule pour dépouiller les voyageurs et razzier les tribus susceptibles d'être surprises et spoliées sans trop grand risque pour les agresseurs ; fidélité à la parole donnée mais promptitude à organiser des guet-apens et à machiner des trahisons ; courage magnifique dans l'élan de l'attaque mais prudence presque couarde lorsque les formes de la lutte sont moins familières (Abd-El-Jalil, 1943 : 20).

Sanguinaire et téméraire lors des razzias, il avoue néanmoins que « *capturer les femmes et les enfants est un scandale* » que les chefs dignes de ce nom ne doivent pas commettre. Le critique Akawi note cette anecdote qui relativise les exploits surhumains d'Antar. Lorsqu'on demandait à Antar s'il était le plus courageux et le plus fort des guerriers, il répondait que non ! Il avait pour forger sa réputation une tactique bien à lui : « *Quand je m'engageais dans un nouveau combat, expliquait-il, je choisisais dans les troupes ennemies, un homme qui me semblait plus faible que les autres et alors que je lui assenais un bon coup, les autres plus courageux frémissaient et à cet instant, je bondissais sur lui et le tuais !* » (Akawi, 2003 : 24).

Enfant, il n'en est pas moins dépeint tel un héros rabelaisien avant l'heure : un géant, frère jumeau d'un Gargantua, avec une force extraordinaire, contre-nature ! C'est ainsi qu'à quatre ans, on le voit arracher un morceau de viande de la gueule d'un chien et lui déchirer la gueule jusqu'aux épaules ! On dit encore qu'à l'âge de deux ans, « *il arrachait les piquets des tentes alors ces dernières tombent sur leurs habitants, il pourchassait les chiens, faisait tomber les petits* » (Akawi, 2003 : 47). Le récit renchérit à chaque épisode et l'on relève qu'à neuf ans, avec un simple bâton, il tue un loup et le mange, et qu'adolescent, il achève à main nue un lion, lui arrache la peau, le fait rôtir et le mange après pris soin de lui couper la tête pour s'en faire un douillet oreiller !!! Nous citons quelques-uns de ses traits physiques : « *Basané comme un éléphant, le nez écrasé, les yeux chassieux, la tête garnie de cheveux, les épaules larges et avec des traits durs. Les coins de sa bouche pendaient, ses yeux étaient gonflés, ses os étaient forts, ses pieds longs, ses oreilles immenses, de son regard sortaient des étincelles de feu* » (Akawi, 2003 : 46). Antar, nourrisson coléreux et violent, n'avait de cesse de tourmenter sa mère (Akawi, 2003 : 46) à l'instar de Robert, qui, de rage, mordait ses nourrices jusqu'au sang !

Quand l'enfant eut reçu le baptême avec le sceau, l'huile, l'eau et le saint chrême, on fit venir des nourrices pour l'allaiter. Mais il était d'un si terrible caractère qu'il ne cessait, acharné, de crier nuit et jour, de brailler, de pleurer ; il cédait à sa cruauté, même pour se nourrir et prendre le sein ; il hurlait, beuglait et criait à pleins poumons. Il mena sans relâche cette existence, toujours violent et coléreux ; il regimbait des pieds et quand ce damné tétait sa nourrice, il n'arrêtait pas de la mordre ; il hurlait, grinçait tout le temps des dents et n'était content que s'il grognait (Akawi, 2003 : 46).

Il est flagrant que les romans animent deux forces de la nature devenues de cruels guerriers menant de furieux assauts contre leurs ennemis ; à ce titre, elles renseignent précisément sur l'art de la guerre. Nous noterons, par exemple que, vassal d'un Empereur romain, Robert a, comme Antar en la personne du Roi Zohair, un protecteur pour lequel il

doit combattre. Le roi Zohair et son fils Malek ont bien souvent pris la défense du Bédouin. De fait, ces paroles de l'Empereur – « *Les sales vauriens – que Dieu les confondent – qui pullulent par le monde ont aujourd'hui grand tort d'avoir mortellement blessé mon fou... Je ne supporte pas, dit l'Empereur, qu'on le frappe et qu'on porte la main sur lui...* » (Micha, 1996 : 56) – sont semblables à bien des propos du prince Malek et de son père qui par exemple ont demandé au père d'Antar de prendre grand soin de lui ! Les armes sont les mêmes et sont nombreuses à être décrites lors des batailles et des innombrables campagnes menées ici pour Rome contre les Sarrasins et là pour l'Arabie et la Perse contre des Romains. Leur usage valorise encore leur importance : « *Robert s'appliqua à s'armer ; il ceignit l'épée, lança le heaume, expert qu'il était à ce métier ; il saisit le bouclier par les courroies, la grosse et solide lance avec laquelle il refroidirait la chair de nombreux sarrasins* » (Micha, 1996 : 57). Ailleurs, on lit encore : « *Robert qui les mettait en déroute. Il tuait, abattait, frappait, mettait à mort tout ce qu'il atteignait de son épée tranchante et claire* » (Micha, 1996 : 60). Mais Antar fait mieux encore ! Dans son premier combat, par exemple, il s'oppose sans arme à plus de vingt chevaliers. Il tord violemment le col de l'un d'eux, revêt aussitôt son armure et met les Cathaniens en déroute, sauvant au passage les dames et amassant un beau butin de vingt-cinq chevaux ! Les principaux attributs matériels des guerriers médiévaux sont identiques dans les deux textes et l'on trouve partout des descriptions des destriers, des lances, des épées, des hauberts, des heaumes, des boucliers. Nous citerons rapidement ce qui est dit du cheval et de l'épée, symboles de fierté. « *Son cheval, celui de Robert bien entendu, était le plus agile et le plus fougueux de l'armée* » (Micha, 1996 : 59). Le tout premier cheval qu'Antar a possédé était un cadeau du roi Zouhair pour l'une de ses victoires. Par la suite, il marchandera un poulain nommé al-Abjar, aussi rapide que puissant au chef d'une tribu vaincue. Avec ce cheval, Antar combattrait plus de 15 ans (Akawi, 2003 : 68). Rare et coûteuse, la monture est une marque de distinction sociale dans les deux fictions et incarne les forces élémentaires et vitales qu'il convient à tout chevalier de bien maîtriser s'il veut réussir. Ici, il est clair que le cheval par la noblesse qui lui est associée annonce aussi le premier combat que les personnages doivent livrer contre eux-mêmes et leur orgueil. Avant cette étape que nous aborderons plus tard, les deux guerriers sont peints dotés d'un tel courage et d'une telle force de résistance à l'ennemi qu'ils semblent invincibles ! Pour se racheter, Robert le Diable prend part aux combats contre les Sarrasins menés par les Romains et Antar, afin d'obtenir la dot exigée par son oncle, parvient jusqu'au pays des adorateurs du feu et combat les Romains aux côtés des Perses. Compter dans ses troupes de tels hommes rassurait leurs suzerains respectifs. Robert en voyant les Turcs arriver à Rome, en est bien convaincu :

Je les aurais si bien reçus que je les aurais tous tués, je crois, en leur faisant vider les lieux ...
Si telle avait été sa volonté, les Sarrasins auraient eu aujourd'hui à se plaindre de ma présence,
si j'avais tenu une épée dégainée et une bonne et solide lance. Pour tout l'or d'Ardure, en eût-il mille milliers, je n'aurais pas manqué de leur trancher les flancs (Micha, 1996 : 56).

Les scènes de combat sont donc extrêmement sanglantes. La violence des corps à corps, les blessures dans la chair des hommes et des chevaux sont dans les deux œuvres d'un réalisme à couper le souffle ! L'on ne compte plus les crânes fendus et les têtes roulant à terre, les bras et les jambes abandonnés sanguinolents en tas sur le sol, les poitrines fendues de haut en bas ou percées de lances empoisonnées ! Les cris et les hennissements des chevaux

achèvent de conférer à ces moments leur intensité. Les deux héros sont à l'origine de bien des massacres dépeints et les plus courageux sont légion à tomber sous leurs coups.

Un épervier qui attaque une caille ne fonce pas avec plus d'impétuosité que Robert s'élançant sur les Sarrasins. Il alla porter ses coups là où ils étaient entassés les uns sur les autres et ne les ménagea pas. Il porta à terre le premier qu'il rencontra et d'un seul heurt en renversa deux sur le dos, puis chanceux, en abattit trois. Dès sa première charge, il se mesura farouchement avec eux ; il se faufilait entre les Turcs, ne rencontrait personne, jeune ou vieux qu'il ne fit tomber à terre ; il en tua trente en peu de temps qui jamais ne pourraient se relever et faire du mal aux Romains... Il avait déjà brisé sa lance dans le corps d'un roi du Korasan [...] En plein carnage, Robert Dégaina son épée avec fureur, se mêla à la foule des Turcs et fit voler la tête à plus d'un. Il tuait, il abattait, frappait, mettait à mort tout ce qu'il atteignait de son épée tranchante et claire (Micha, 1996 : 59-60).

Un épisode de l'histoire de l'épée d'Antar prend ici tout son sens : parti défendre le frère de lait du prince Malek, le jeune Bédouin rencontre deux chevaliers se battant en duel. Il les questionne sur les motifs de ce combat et apprend qu'ils sont deux frères qui se battent pour obtenir une épée, héritage de leur père d'abord confié au cadet par le père mourant sachant que le fils aîné, cupide et vil. Pour l'heure, l'arme est enterrée en plein désert. Antar découvre qu'elle a été fabriquée par l'arrière grand-père dans un métal tombé du ciel : il tue donc le frère aîné et libère le cadet à qui il conseille plein de bon sens de rentrer chez lui et de prendre le pouvoir. Antar retrouvera bientôt l'épée car Dieu le voulait ainsi. Il est dit : « *L'épée lui est apparue. Il l'a tirée du sable : c'était une épée tranchante à deux lames. Des éclairs volaient en éclats* » (Akawi, 2003 : 79). Dès lors, il la nommera « al-dami », l'assoiffée. Les deux œuvres ici se distinguent, Antar étant un roman avec de nombreux récits enchâssés.

En outre, lorsqu'il s'agit de mener les batailles, le narrateur nous mène dans les coulisses où l'on assiste aux réunions de stratèges. Dans *Robert le Diable*, quand l'Empereur apprend que les Turcs et leurs alliés vont s'attaquer à Rome et donner l'assaut à ses remparts, il fait appel à son conseil :

Il manda les sénateurs, les légistes et les barons de Rome et sollicita leur conseil (Micha, 1996 : 52) ; Il convoqua de partout ses hommes, ceux du moins sur lesquels il avait toujours autorité. Le pape lui donna la main ; on convoqua les plus nobles seigneurs, ceux de plus haut rang, les barons et les sénateurs. Ils tinrent conseil sur cette affaire ; les plus sages proposèrent de livrer bataille aux Turcs, ils venaient donner l'assaut aux remparts. Aussi longtemps qu'ils pourraient se défendre et résister en rase campagne, ils ne se laisseraient pas enfermer et ne bloqueraient pas les portes (Micha, 1996 : 53) ; Il répartit les compagnies de chevaliers et forma dix bataillons de deux mille hommes chacun. Il en confia un au pape, connu pour sa loyauté, afin qu'il soit le gardien de la bannière royale au dragon (Micha, 1996 : 55).

Chaïboub, le demi-frère d'Antar, de sa mère, n'est qu'un agent de renseignements chaque fois que Antar pense à une entreprise de razzia. Il l'envoie scruter la route, les camps à visiter, les chevaliers-gardiens et les richesses dans les champs voisinant. Quant à la tribu d'Antar, les Banou Abss, elle a aussi ses stratèges, conseillers et agents secrets qui se camouflent pour avoir des renseignements sur les manœuvres de ses ennemis. Au moment le plus critique d'une campagne qui semble perdue, Antar ayant été fait prisonnier, voilà ce que Kaïsse, le remplaçant du chef, propose :

Vous savez que notre défaite est possible. Et il semble que nous n'ayons aucune issue maintenant. Nos plus vaillants chevaliers sont prisonniers et notre ennemi a des effectifs deux

fois plus nombreux que notre clan. Au cœur de ces montagnes, il est impossible d'attendre du secours ! Mais, j'ai une idée qui peut nous éviter de mourir. Je voudrais que vous ordonniez à vos esclaves de réunir les chamelles et les chameaux et de leur interdire de boire. Ce soir, je vous montrerai ce que je peux faire de vos ennemis ! (Akawi, 2003 : 369)

Pendant cinq jours, les Banou Abss se cachent entre les montagnes.

Cette nuit-là, Kaïsse allait une fois encore déjouer ses ennemis à l'aide d'une nouvelle ruse étrange. Quand il fut certain que les chameaux étaient suffisamment assoiffés et fatigués, il ordonna aux esclaves de les placer en rangs, leurs petits devant eux et la tête tournée vers les sommets des montagnes sans poser de questions [...] À l'aurore, Kaïsse ordonna aux esclaves de faire sortir les petits qui étaient aussi nombreux que les cailloux ! Quand ils furent sortis, ils manquèrent tellement à leurs mères que ces dernières les suivirent en poussant des cris faisant tellement trembler les montagnes et les vallées que les ennemis s'en effrayèrent vivement (Akawi, 2003 : 370).

D'autres *réalia* concernent ces tableaux de guerre au souffle épique annonçant les chansons de geste : il s'agit de l'utilisation des plantes médicinales. D'une part, les herbes sont employées pour soigner les blessures des soldats.

Robert à grand-peine alla à la source ; il avait horriblement mal, mais s'arrangea du mieux qu'il put. Il avait le visage en sang, meurtri des coups qu'il avait reçus. Il le lava, puis enleva le sang qui était autour de sa plaie ; celle-ci l'inquiétait, car elle ne cessait de s'ouvrir et de saigner à cause du fer qui le faisait souffrir ; il le retira non sans mal, puis chercha un emplâtre pour sa plaie, mais ne trouva que la mousse arrachée à un arbre sec ; il en enleva la boue malodorante et se l'appliqua. Après avoir examiné la plaie et posé sur elle la mousse, il prit le fer... et le cacha (Akawi, 2003 : 91).

D'autre part, elles sont utilisées comme technique de camouflage. Nous citons un exemple : le prince Chasse est alors prisonnier de Banou al-Hareth. Pour le libérer, une vieille dame qu'Antar a sauvée avec ses filles « ramasse quelques herbes et les fait bouillir sur le feu, puis elle déshabille Chasse de ses vêtements et lui teint la peau. Il ressemble alors aux esclaves entourant le prisonnier et peut passer inaperçu tel un simple berger dans le camp ennemi ! » (Akawi, 2003 : 128).

À travers ce rapide passage en revue des traditions guerrières dans les deux textes, l'on dévoile bien des réalités sociales qui, par exemple, explicitent une gestion du fait social et des relations familiales, tribales dans le cas d'Antar. Le récit de ces destinées singulières relatées avec un pareil souffle épique sur des trames comportant autant d'épuisants combats laisse toutefois se révéler une autre histoire pour Robert et Antar, celle de la reconquête de leur estime de soi perdue.

II. Une quête de soi

Nous avons brièvement évoqué la naissance des deux personnages ; pour compléter, nous dirons d'abord qu'Antar a eu à subir des humiliations répétés de la part de ses proches mais aussi des menaces physiques, son père et son oncle ayant attenté à sa vie. Son cousin et son oncle ont comploté avec un autre chef d'une tribu pour engager un chef de brigand pour le tuer. Antar partant à la recherche d'un lion redoutable qui se trouve, selon son oncle, dans une telle vallée, il tombe sur le piège auquel son oncle l'a envoyé. Il capture le chef de brigand et ses hommes et les amène enchaînés devant son oncle. Sa force légendaire a cependant fait de l'enfant illégitime et rejeté un combattant reconnu par ses prouesses : toute son existence sera ainsi faite d'humiliations et de reconnaissance. « *Pendant les jours de paix,*

filis de Zabiba, m'appelle-t-on, et fils des généreux, les jours où les chevaux se confrontent » (Akawi, 2003 : 65). Cette situation, Antar ne la tolère pas : vif argent dans les tueries les plus acharnées, il n'en demeure pas moins un homme amer et frustré au quotidien. Chaque jour, la masse de ses ennemis le jalouse autant qu'elle insulte et ridiculise sa peau noire : « *Je voudrais avoir ce nègre ignoble pour le tuer !* » (Akawi, 2003 : 65), hurle Chasse, l'un de ses plus féroces ennemis. Et même avec ses frères d'armes, Antar a à souffrir de ses origines illégitimes et métisses : par exemple, lors du partage du butin, juste après les fameuses razzias entreprises aux côtés de guerriers plus nobles que lui. Selon les coutumes et les traditions, il est dit que : « *si l'esclave razzie avec les nobles, on lui donne le quart d'une part à titre de cadeau. Mais à toi (Antar), on te donnera la moitié d'une part pour ton courage et ton héroïsme* » (Akawi, 2003 : 67). Mais, ce qui est dit ici ne sera pas fait et Antar a tôt fait de comprendre qu'il sera lésé comme d'habitude et que ses alliés lui assèneront de nouveau : « *Mais on craint que les Arabes parlent mal de nous d'avoir donné au fils d'une esclave ce qu'on donne au fils d'une noble !* » (Akawi, 2003 : 67). Nous ajoutons que sa bien-aimée Abba assiste effondrée autant qu'impuissante à ces humiliations répétées. Elle-même est maltraitée par son père qui la fouette jusqu'au sang en hurlant : « *Tu l'aimes ? Tu l'aimes cet esclave ? Je préfère te tuer que de te donner à un nègre, ma fille !* » (Akawi, 2003 : 88). Antar n'a de cesse de répéter que son plus cher combat sera donc d'accéder à un autre statut social, à une reconnaissance due à sa ténacité et à ses victoires sur les champs de bataille. Car, ce qu'il désire le plus ardemment en tant qu'être humain, c'est de porter fièrement le nom de chevalier Antar ben Cheddad !

Il est singulier de souligner que les deux protagonistes, Antar et Robert, croyaient que leur malheur venait de leur naissance et que la faute revenait à leurs mères (Micha, 1996 : 30).

Robert pâtit d'une naissance sous le signe du Diable et entreprend de se laver de cette tache. Nous sommes donc en présence de deux diables d'hommes en quête d'une réhabilitation. Dans la peinture de leurs caractères bien des éléments laissent entrevoir au fil du texte leur réussite dans cette entreprise, même si elle se révèle bien plus ardue que toutes les guerres qu'ils ont à mener ! En effet, les deux personnages possèdent une vraie modestie de cœur. Robert se repent sincèrement et son humilité est vraie ; il va accepter de payer sa conduite d'une pénitence fort infamante. Toujours victorieux, Antar quant à lui ne change pas pour autant ses habitudes et malgré les remerciements des chevaliers, de son père le prince Cheddad ou du Roi Zouhair, il demeure, fidèle à sa condition, humble, la tête courbée à leur pied et toujours au service de leurs guerres.

Par Ellat, Oh Sire, je ne changerai pas mes habitudes pour vous servir. Cheddad fut content et sa bouche afficha un sourire de satisfaction. Les chevaliers et les chefs s'étonnèrent de la politesse de ce héros, de la grandeur de sa timidité, et la noblesse de son orgueil alors son estime devint plus grande ainsi que son amour (Akawi, 200 : 61).

De même, « Robert succède au saint ermite qui a collaboré à sa rédemption et meurt en odeur de sainteté. À l'exemple de grands repentis, il accède à la sainteté après une existence coupable » (Micha, 1996 : 30).

Un élément déclencheur dans cette quête a lieu dans les deux œuvres et il s'agit de la reconnaissance des pères. C'est même à un moment crucial pour les intrigues que les deux figures paternelles adoubent leur enfant :

Pitié, mon époux, fit la duchesse. Si vous voulez, je calmerai vite ce tumulte sans recourir à la mort ni à la torture. Faites faire votre fils chevalier, vous le verrez alors renoncer aussitôt à

sa méchanceté ; il abandonnera d'emblé son mauvais vice, sa cruauté et ses méfaits, dès qu'il sera chevalier. Ce conseil ne déplut pas au duc. Au matin, à son lever, il envoya des messagers à la recherche de Robert... À Rouen, il descendit de cheval dans la salle ; on ne lui fit ni bonne ni mauvaise figure pour sa vie criminelle. Son père le gagna à son affection, lui dit qu'il le ferait chevalier, s'il voulait mettre fin à ses méfaits. Robert le lui accorda de grand cœur et fut adoubé par son père (Micha, 1996 : 30).

Le père d'Antar quant à lui adoube son fils un jour où la tribu des Banou Abss se trouve en vilaine posture : toutes les femmes ont alors été enlevées, et Abla avec elles, ainsi que les esclaves et le bétail. Le père et l'oncle d'Antar n'ont précédemment pas voulu reconnaître en lui le chevalier mais le berger qui doit garder sa place parmi autres bêtes de leur troupeau, mais à cet instant, ils n'ont d'autre recours. Antar a enfin l'occasion ici d'échanger sa force légendaire contre la reconnaissance sociale qu'il attend depuis son plus jeune âge. C'est d'abord son père qui l'affranchit avant que son oncle n'accepte de lui donner la main de sa fille Abla. Le père reconnaît son descendant en public par ces paroles : « Je sais que tu as la rancune contre nous mais *Va te battre contre l'ennemi et dès aujourd'hui, tu es libre* » ; « *Monte à cheval avec nous, combats avec nous notre ennemi, et moi, je te reconnais comme mon fils !* » (Akawi, 2003 : 88).

Derrière les lois tribales¹, fondamentalement patriarcales, auxquelles doit se soumettre Antar, c'est de la toute-puissance des hommes, en particulier des pères, dont il s'agit. Dans *Robert le Diable*, en revanche, c'est la loi divine prime. À ce propos, le critique Alexandre Micha relève que l'esprit du texte est celui des *exempla*, « ces écrits d'inspiration édifiante aux frontières du profane et du religieux ; il accueille l'exploit chevaleresque, mais annexé à un domaine nouveau et exprime à travers un scénario propre à susciter la curiosité du lecteur une leçon de haute spiritualité » (Micha, 1996 : 13).

Rien de tel avec l'épopée d'Antar puisque « les Arabes honoraient un grand nombre d'êtres supérieurs ou devenus tels dans la légende. On croyait qu'ils habitaient des pierres levées (*anṣāb*), d'où le culte rendu aux pierres, à certaines pierres qui, sans doute sous influence de l'atmosphère, pouvaient avoir pris des formes bizarres » (Abd-El- Jalil, 1943 : 21). De fait, le héros ne défendait pas une religion particulière, sa guerre n'étant pas menée au nom d'un dieu, mais Antar et les Banou Abss jurent souvent par deux divinités féminines, par la suite mentionnées dans le Coran, *Allât* et *Al-Uzzâ*. Ailleurs, tous jurent aussi par des divinités inconnues sans même mentionner leur nom : « *Par celui qui a levé les montagnes* », « *par celui qui a construit al-bayt* » ou encore par Dieu et par la maison de Dieu : « *Al-Bayt al-Harram* » (Akawi, 2003 : 93). Aussi, faut-il admettre que

Si la chevalerie médiévale se basait sur la liberté dans le cadre de la vertu qui exprimait la force et tout ce qu'il lui fallait de courage et d'hardiesse, de présomption et de fierté [...] l'esprit chevaleresque arabe d'avant l'islam comprend toutes les vertus que chaque arabe libre doit avoir et que le mot « al-mrou'at » « المروءة », la magnanimité ou la prouesse exprimait. Ce mot voulait dire aussi la capacité à se défendre, à protéger la tribu, le voisin et le faible mais aussi avoir la prééminence et donner sans recevoir (Akawi, 2003 : 8).

¹ Afin d'en savoir plus sur les coutumes ethniques préislamiques, l'on pourra se référer à l'introduction de l'*Histoire de la littérature arabe* et on peut lire « تاريخ الجزيرة العربية قبل الإسلام » de dr. Abd El-Aziz Salème.

Cependant, l'on ne peut agréer jusqu'au bout ses propos, particulièrement lorsqu'ils abordent la place de la religion :

Si la chevalerie occidentale à la fin du moyen-âge, fut un système aristocratique habité par les sentiments d'amour en choisissant la dame la plus belle poussé par le sentiment religieux pour combattre les antichrétiens, l'esprit chevaleresque arabe *jahilite* a connu aussi l'amour courtois, a défendu la patrie, la famille et les biens comme il a invité à être les meilleurs parmi les peuples [...] Si la chevalerie occidentale a connu l'amour, la religion et la guerre et la chevalerie arabe a connu seulement le *jahilia*, l'amour et la guerre (Akawi, 2003 : 8).

Quoiqu'il en soit, les deux romans placent le principal enjeu dans la réussite d'une épreuve intime : Robert parvient à la rédemption et Antar parvient à triompher des préjugés qui le condamnaient à une condition servile. Il acquiert finalement la noblesse, héritage contesté de son père, et comme ultime reconnaissance sociale épouse Abla, une jeune femme de haut rang qu'il aimait depuis longtemps. Nous pouvons rappeler les faits : Abla a été enlevée avec un groupe de femmes : elles sont les prisonnières des chefs de la tribu Tex, ennemie traditionnel de la tribu d'Abs. Les pertes sont énormes et l'on peine à s'organiser pour entreprendre leur libération. Et surtout, les chevaliers tardent, trop orgueilleux, à faire appel à Antar. Informé, ce dernier peut imposer des conditions : s'engageant à vaincre l'ennemi et à rendre à sa tribu chacune de ses femmes, il exige qu'on lui donne Abla en mariage.

En réalité, il faut bien admettre qu'en son for intérieur, l'estime de soi reste chancelante : Antar la reconquiert à chaque combat. En dépit de sa gloire, un sentiment d'infériorité le poursuit jusqu'à la fin de sa vie.

Conclusion

Force est de constater que les œuvres en présence ont suscité bien des échos dans l'approche tant des *realia* que des *legenda* ainsi que dans l'appréhension de la tension de l'être héroïque vers un état supérieur, socialement ou spirituellement. Les traits de ressemblances relevées renforcent les conclusions de certains critiques qui avancent le fait que les littératures française et arabe avaient sans conteste une connaissance commune l'une de l'autre. Cependant, le fonds de littérature arabe médiéval a trop peu été étudié par les comparatistes pour l'attester aujourd'hui : les œuvres qualifiées de « textes du temps de l'ignorance » par les historiens des Belles Lettres arabes qui désignent ainsi la période préislamique, n'ont pas encore livré tous leurs secrets au monde francophone¹. Il s'en faut, et les champs de recherches dans ce domaine à plus de douze siècles de distance constituent une réelle invite aux comparatistes à poursuivre lectures et échanges.

Bibliographie

- عنتر بن شداد، طبعة مهيذبة ومنقحة للسيرة العربية الخالدة، دار الكاتب العربي، جزئين، بيروت، لبنان، غير مؤرخة.
- عنتر بن شداد، قصة البطولة والتضحية والحب والشجاعة في صحراء العرب، نسقها وهذبها عمر أبو النصر، منشورات مكتبة المعارف، بيروت، لبنان، 1988.

¹ Signalons la très belle étude comparative d'André Miquel sur deux couples d'amoureux : Majnûn et Layla pour le fonds arabe et Tristan et Iseut pour le fonds occidental.

- سيرة فارس فرسان الحجاز أبو الفوارس عنتر بن شداد وهي السيرة الفاتحة الحجازية المشتعلة على الاخبار العجيبة والأنباء الجلية، المكتبة العلمية الحديثة، ثمان مجلدات، غير مؤرخة، بدون منسق.
- عنتر بن شداد، تأليف يوسف بن اسماعيل، من أدباء الدولة الفاطمية، دار الكتب الشعبية، بيروت، لبنان، طبعة غير مؤرخة.
- سيرة عنتر بن شداد، المكتبة الهاشمية، دمشق، 1925.
- ملحمة العرب، سيرة عنتر بن شداد، الدكتور رحاب عكاوي، دار الحرف العربي للطباعة والنشر والتوزيع، بيروت، ط أولى سنة 2003.
- فارس بني عيس، د. يوسف خليف، دار المعارف، 1961م.
- أبو الفوارس، محمد فريد أبو حديد، دار المعارف، 1977.
- أحمد سويلم، عنتر بن شداد، الفارس الأسود، دار المصرية اللبنانية، الطبعة الأولى 1997.
- عنتر بن شداد: السيرة الحجازية. الطبعة الرابعة. طبعة المكتبة السعيدية. 1331 هـ.
- الأصفهاني، أبو الفرج. الأغاني. م. 8. مطبعة دار الكتب المصرية، الطبعة الأولى 1935م.
- تاريخ الجزيرة العربية قبل الإسلام، د. عبد العزيز سالم، مؤسسة شباب الجامعة، الإسكندرية، الطبعة الثانية 1982.

- Abd-El-Jalil, J.-M., *Histoire de la littérature arabe*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1943
- Akawi, R., *Antar Ben Cheddad*, Beyrouth, Dar al-Harf al-araby, 1^{ère} éd., 2003.
- Asfahanî al- (Kitâb al-aghânî) (Livres des Chansons), d'Abû al-Farâj., Le Caire, Dar al-kutoub al-maçriaya, 1935.
- Bozon, M., « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999. Disponible sur <http://www.persee.fr/web/>
- Foucault, M., *Histoire de la sexualité, t. I, La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, rééd. 2008.
- Gaucher, E., « *Realia et legenda* : à propos de *Robert le Diable* », dans *Médiévales*, n° 9, Amiens, Presse du Centre d'Études Médiévales, Université de Picardie- Jules Verne, 2000, p. 50-61.
- Laqueur, T., *La Fabrique du sexe. Essai sur le sexe et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.
- Micha, A., *Robert Le Diable*, Paris, GF-Flammarion, 1996.
- Miquel, André, *Deux histoires d'amour. De Majnûn à Tristan*, Paris, Odile Jacob, 1996.
- Rouger, G., *Fabliaux*, Paris : Gallimard, 1978.
- Schmidt, J.-J. (trad), *Les Mou'allaqât*, Paris, Seghers, 1978.
- Souélème, A., *Antar ben Cheddad : le chevalier noir*, Le Caire, Adar al-miçriaya al-lubnaniya, 1997.
- Tondriau, J. et Villeneuve, R., *Dictionnaire du Diable et de la démonologie*, Paris, Marabout, 1968.